



HAL
open science

De la sous-programmation à la multi-programmation : l'évolution du modèle gionien de la phrase

Marie-Albane Watine

► **To cite this version:**

Marie-Albane Watine. De la sous-programmation à la multi-programmation : l'évolution du modèle gionien de la phrase. Berthomieu, Gérard; Milcent-Lawson, Sophie. Jean Giono, une poétique de la figuration, Garnier, pp.291-306, 2020, 978-2-406-10056-0. hal-03616501

HAL Id: hal-03616501

<https://hal.science/hal-03616501>

Submitted on 6 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la sous-programmation à la multi-programmation : l'évolution du modèle gionien de la phrase

La critique reconnaît souvent au style de Giono une facture oralisante, encouragée en cela par l'auteur lui-même, qui prétend en 1930 qu'il ne « fai[t] pas de littérature » et qu'il se contente de transcrire ses « disques paysans » comme un « phonographe » (*PP*, I, 761). Les marques du parlé – et/ou du populaire, les deux catégories étant mal distinguées comme l'a montré C. Rouayrenc¹ – ne sont pas confinées aux discours directs des personnages, mais touchent également la narration : les critiques des années 1930 lui reprochent d'ailleurs de ne pas respecter le principe du cloisonnement des voix². À l'aube des années 1930, Giono fait bien partie de ces écrivains qui, pour reprendre l'expression de Gilles Philippe³, font entrer la littérature dans l'âge de la « vocalité », un âge où la stylisation du parlé envahit le récit.

Mais quoi qu'il en dise, Giono n'écrit pas comme les paysans parlent, le passage des faits de langue parlée aux faits de style parlé supposant un travail, c'est-à-dire une préférence pour certains faits, un gauchissement de certains autres, et également des oublis et des refus. En un mot, il s'agit en partie d'une imitation, mais surtout d'une stylisation, au sens que Bakhtine donne à ce terme à la même époque⁴. Cette stylisation est évolutive dans le temps ; et l'œuvre de Giono, dont a souvent été soulignée l'extrême variété thématique et formelle⁵, n'en mobilise pas toujours les mêmes traits.

Nous n'aborderons ici qu'un des aspects de cette variation, en nous limitant au seul niveau de la forme des phrases. Il ne s'agit pas évidemment de nier l'importance des phénomènes lexicaux, énonciatifs et microsyntaxiques dans ce domaine, au contraire, puisque ce sont eux qui font repérer telle ou telle phrase comme représentative d'une stylisation du parlé, plus que telle autre. Mais de prendre au sérieux le fait que Giono manifeste une conscience critique fortement centrée sur la forme des phrases : « Les [mots] plus plats font merveille si la phrase est articulée suivant le rythme du drame. C'est dans la phrase que tout est. », affirme-t-il (*BF*, IV, 1557). Il paraît opportun de situer ce « rythme du drame », comme l'a fait Sophie Milcent-Lawson⁶, dans le cadre d'une conception phénoménologique de la phrase, telle qu'elle a été défendue programmatiquement par Laurent Jenny. Selon lui, la lecture de la phrase est un exercice où « s'éprouve la forme même du temps humain, tendu entre mémoire et anticipation », un « système d'anticipations prolongées, suspendues, déçues, comblées »⁷.

Or, ce programme d'appréhension de la phrase dans le temps incarné, un temps de mémoire et de projection, peut être pratiquement mis en œuvre en empruntant certains outils à la psycholinguistique – comme nous essaierons de le montrer dans un premier temps. Nous en viendrons ensuite, dans les deuxième et troisième temps de cette contribution, à montrer comment des temporalités phrastiques évolutives dans l'œuvre permettent de dégager différents modèles de stylisation du parlé, en choisissant deux

¹ C. Rouayrenc, *Recherches sur le langage populaire et argotique dans le roman français de 1914 à 1939*, Lille 3, ANRT, 1989.

² J. Meizoz, *L'Âge du roman parlant (1919-1939) : écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, Genève, Droz, 2001, p. 340-*sqq.*

³ G. Philippe, « Langue littéraire et langue parlée », *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, éd. G. Philippe et J. Piat, Paris, Fayard, p. 57-89.

⁴ M. Bakhtine, « Du discours romanesque », *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1935/1978, p. 79.

⁵ H. Godard, *D'un Giono l'autre*, Paris, Gallimard, 1995, p. 10-11.

⁶ S. Milcent-Lawson, « Mises en scène syntaxiques et art de la surprise dans la phrase gionienne », *La Phrase littéraire*, éd. R. Bourkhi et M. Benjelloun, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2008, p. 195-210.

⁷ L. Jenny, « La phrase et l'expérience du temps », *Poétique* n°79, 1989, p. 277 et 280.

Watine Marie-Albane

UCA, BCL, CNRS

textes comme pierre de touche : *Colline* (C, I), le premier roman publié en 1929, et *Ennemonde* (Enn, VI), l'une des dernières *Chroniques*, publiée en 1968.

1. La phrase dans le temps : instructions d'attente et style parlé

Il s'agit donc de s'intéresser à la phrase gionienne comme expérience phénoménologique du temps, et d'évaluer la façon dont son déroulement induit des états de lectures plus ou moins informés par la protension et la rétention, l'anticipation et la mémoire. S'intéresser à ces états de lecture en temps réel suppose de prendre en compte la nature séquentielle de l'*input* linguistique, c'est-à-dire le fait que les auditeurs/lecteurs traitent chaque mot successivement, en retenant plus ou moins fermement les séquences déjà lues, mais aussi en construisant des prédictions sur le déroulement ultérieur probable de la phrase – en se projetant, en chaque point de la phrase, vers sa fin.

Et à cet égard, il apparaît que certaines phrases sont plus prévisibles que d'autres, que certaines invitent plus fermement que d'autres les lecteurs à anticiper la suite de leur déroulement. On peut ainsi s'attacher à dégager plusieurs types de prévisibilité phrastique, qui reposent sur des termes qui engagent à former certaines attentes. Nous repèrerons trois types d'instructeurs de prévisions, avant de mettre en évidence les difficultés des phrases qui ne combent ces prévisions qu'avec retard.

1.1. Types d'instructeurs.

1 – Instructeurs de prévisions référentielles

Ceux-ci jouent au niveau du texte comme de la phrase. Les prévisions reposent sur la maxime de quantité de Grice : le récepteur d'un énoncé postule qu'il lui sera fourni la quantité d'informations nécessaire pour lever les mises en attente référentielle. Ceci concerne en particulier les articles et pronoms cataphoriques, qui laissent prévoir l'advenue rapide d'un complément déterminatif subséquent au nom ou un syntagme coréférentiel, de préférence au sein du même syntagme ou de la même phrase.

2 – Instructeurs de prévisions syntaxiques

Le récepteur prévoit la clôture des rapports de dépendance syntaxique qui sont en attente, que ceux-ci soient montants (attente du point d'incidence) ou descendants (attente du régime). Ceci touche un très large éventail de faits, dont nous ne donnerons que quelques exemples :

- Attente de la rection : une subordonnée initiale laisse prévoir la survenue de la phrase matrice ; un adjectif ou un participe passé en tête de phrase font attendre un point d'incidence nominal.

- Attente du régime : un verbe transitif suivi d'un complément accessoire laisse attendre son complément d'objet ; les locutions conjonctives discontinues *tellement* ou *si* + adjectif laissent prévoir une subordonnée consécutive en *que...*

3 – Instructeurs connexionnels. Il s'agit de certains connecteurs binaires, du type *tantôt... tantôt, soit que... soit que* (nettement phrastiques), *non seulement... mais, certes... mais* (textuels ou phrastiques).

Il n'est naturellement pas exclu que certaines phrases déjouent sensiblement les prévisions induites par les instructeurs, comme en attestent les diverses formes d'anacolithe ; mais le repérage de celles-ci comme phrases déviantes suffit précisément

Watine Marie-Albane

UCA, BCL, CNRS

à valider l'importance de la notion de prévisibilité phrastique dans les phénomènes de compréhension.

Que les prévisions induites par les instructeurs soient satisfaites rapidement ou non engage des états de lecture différents, plus ou moins protendus. C'est pourquoi la prise en compte de la prévisibilité de la phrase nous semble jouer un rôle fondamental dans le processus dynamique de la construction du sens, la perception du rythme, de l'expérience sensible du temps qui est en jeu dans tout déchiffrement herméneutique.

Or, nos modèles d'analyse des phrases, souvent hérités du structuralisme, tiennent davantage compte de la hiérarchie atemporelle de la phrase que de son développement incrémental. C'est pourquoi, pour appréhender le « drame de la phrase », nous proposons d'avoir recours à quelques notions issues de la linguistique cognitive¹. En effet, dès les années 1960, et de façon très active depuis une quinzaine d'années, les études cognitives anglo-saxonnes sur la compréhension des phrases modélisent les attentes des récepteurs en quantifiant statistiquement la prédictabilité de telle ou telle type de structure syntaxique pour le segment à venir², en évaluant la charge mémorielle induite par les structures d'attente³, et en mettant en évidence les difficultés de lecture qui leur sont liées⁴. Illustrons ces points à partir d'un segment de phrase extrait d'*Ennemonde* :

car c'est l'heure où ils vont, avec Rachel et Siméon Chien-loup (qui s'en voudrait de manquer la cérémonie – et il ne sait pas pourquoi) faire la toilette de nuit de « la maman ». (*Enn*, IV, 323, nous soulignons)

Le verbe transitif *aller* instruit une prévision syntaxique de complémentation, mais il ne trouve son complément nécessaire qu'après une longue interruption composée d'un complément accessoire et d'ajouts parenthétiques de type « expansion » ou « incidente ». Durant tout le segment souligné, le lecteur se trouve ainsi dans un état d'anticipation. Il est contraint de se projeter vers le complément attendu tout en traitant le segment en cours ; de plus, il doit garder le segment incomplet « ils vont » en mémoire jusqu'à l'advenue tardive du complément.

1.2. Le rôle de la mémoire de travail

La mémoire joue en effet un rôle important dans les structures prévisibles comblées à retardement. En sciences cognitives, c'est le sous-système appelé « mémoire de travail » qui est chargé de maintenir temporairement actives certaines représentations pendant la réalisation de tâches cognitives concurrentes⁵. Plusieurs modélisations en ont

¹ Linguistique cognitive et démarche phénoménologique ne sont du reste pas incompatibles. Les cognitivistes F. Varela et J. Petitot notamment concilient ces deux cadres, par exemple au regard de l'appréhension du temps vécu : « Il y a toujours un centre, le moment présent avec son contenu intentionnel focalisé (...). Ce centre est limité par un horizon (ou « frange ») qui est déjà passé (je retiens encore le début de la phrase que je viens d'écrire), et il se projette vers le moment suivant qu'il vise (cette session d'écriture n'est pas encore finie) », F. Varela, « Le présent spéculaire : une neurophénoménologie de la conscience du temps », *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, éd. J. Petitot et al., Paris, 2002, p. 340.

² Voir notamment R. Lévy, « Memory and Surprisal in Human Sentence Comprehension », éd. R. van Gompel, *Sentence Processing*, Hove, Psychology Press, p. 78-114.

³ Notamment E. Gibson, « Linguistic Complexity : Locality of Syntactic Dependencies », *Cognition*, 68, 1998, p. 1-76 et « The Dependency Locality Theory : A Distance-based Theory of Linguistic Complexity », *Image, Language, Brain*, éd. A. Marantz, Y. Miyashita et W. O'Neil, MIT Press, 2000, p. 95-126.

⁴ En particulier D. Grodner, E. Gibson, « Consequences of the Serial Nature of Linguistic Input for Sentential Complexity », *Cognitive Science*, n°29, 2005, p. 261-291.

⁵ Voir A.D. Baddeley, S.E. Gathercole, *Working Memory and Language*, Hove (UK) / Hillsdale (USA), Lawrence Erlbaum Associates, 1993.

Watine Marie-Albane
UCA, BCL, CNRS

été proposées, mais toutes s'accordent sur sa capacité extrêmement limitée¹. La prise en considération de la mémoire et de ses limites dans le traitement des phrases a connu un regain d'intérêt depuis les travaux de Gibson, qui ont montré que le coût de stockage en mémoire de travail contribue grandement à la difficulté de lecture des phrases. Le retardement d'éléments prévisibles expose à ces surcharges mémorielles : durant le traitement des éléments insérés, l'élément initial stocké peut s'effacer en raison de son éloignement, et des interférences possibles avec les éléments en cours de traitement : on mesure alors des augmentations de temps de lecture ou des mouvements oculaires indiquant une relecture du début de la phrase, révélateurs d'un *processing breakdown*², une rupture de traitement. Or, pour revenir à notre questionnement sur le style parlé, relire le début de la phrase, c'est exactement ce qu'on ne peut faire à l'oral...

A priori, la prévisibilité satisfaite à long terme et la sollicitation renforcée de la mémoire de travail qu'elle entraîne semblent donc peu compatibles avec la stylisation du parlé : nous ne sommes pas psycholinguistes (et Giono encore moins que nous !), mais nous disposons de compétences épilinguistiques élémentaires sur nos capacités mémorielles et sur les contraintes temporelles de la communication orale, qui interdisent précisément de repasser la bande pour réactiver le début de la phrase et remédier à l'effacement des contenus stockés.

Mais à cet égard, l'imaginaire du parlé est évolutif, comme on le verra à partir de deux textes de Giono, choisis aux deux extrêmes de la chronologie de son œuvre.

2. La sous-programmation de la phrase dans *Colline* : imprévisibilité et *late closure*

La phrase dans la *Trilogie* participe d'un certain imaginaire du parlé, en ce qu'elle met en œuvre un « français élémentaire », un « degré zéro de l'écriture grammaticale » censé refléter la « compétence linguistique de base »³. Cette phrase minimale reflète un mouvement commencé dans la deuxième moitié du XIX^e, quand le « roman démocratique » promeut la « langue pratiquée par tous (...) dans les institutions où s'élabore la culture démocratique »⁴, c'est-à-dire l'école et la presse ; à rebours des modèles rhétoriques, on assiste alors à la promotion de la « phrase simple et nue » notamment chez Vallès, mais aussi dans le mouvement des auteurs prolétariens dont Giono est proche dans les années 1930.

Du point de vue des prévisions phrastiques, ce « degré zéro » se manifeste notamment par l'évitement systématique des prévisions comblées à long terme. Les phrases permettent un état de lecture non protendu, une charge mémorielle minimale, et une intégration majoritairement locale. On trouve alors des passages à phrases courtes, sur le modèle SVO :

Il est tout ratatiné comme un cigalon. Je crois bien que c'est lui. J'ai un peu regardé sa figure. Les rats y ont mangé le nez. Je l'ai reconnu à sa grande dent. Je vais le dire à Gondran. (C, I, 214)

¹ Miller a montré que le nombre d'objets (mots, lettres ou autres) tenant simultanément dans la mémoire de travail est 7 plus ou moins 2, et on parle plutôt aujourd'hui de 4 items (G. A. Miller, « The Magical Number Seven, Plus or Minus Two : Some Limits on our Capacity for Processing Information », *Psychological Review*, vol. 63, n°2, 1956, p. 81-97 ; N. Cowan, « The Magical Number Four in Short-term Memory : A Reconsideration of Mental Storage Capacity », *Behavioral and Brain Sciences*, n°24 (1), 2001, p. 87-114).

² D'après l'expression d'un article *princeps* sur le rôle de la mémoire de travail dans la compréhension de phrases, N. Chomsky et G. A. Miller, « Introduction to the Formal Analysis of Natural Languages », *Handbook of Mathematical Psychology*, éd. R. D. Luce *et al.*, New York, John Wiley & Sons, 1963, p. 269-321.

³ J. Meizoz, *L'âge du roman parlant (1919-1939)*, *op. cit.*, p. 352.

⁴ N. Wolf, *Le roman de la démocratie*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2003, p. 55-56.

Watine Marie-Albane

UCA, BCL, CNRS

Dans la phrase courte, la complétude est totalement réalisée à intervalles réguliers, les constituants dépendants sont locaux, et la difficulté processuelle très faible.

Toutefois la phrase hypotactique n'est pas absente. Mais du point de vue où nous nous plaçons ici, ce n'est pas la longueur de la phrase qui importe, ni le nombre de propositions, leur caractère subordonné ou non, ni même leur degré de dépendance syntaxique. Ce qui importe, c'est le fait que, selon le mode de prévisibilité qu'elles mobilisent, les phrases exigent – ou non – de traiter des segments en mémorisant le déjà-lu, tout en se projetant vers un segment prévisible à venir, bref d'accomplir des tâches cognitives simultanées, propres éventuellement à dépasser les capacités de la mémoire de travail d'un auditeur moyen. On peut de ce point de vue opposer :

- la phrase longue à suspens : dans ces phrases comprenant notamment des compléments accessoires antéposés, l'instruction de prévision n'est satisfaite qu'à long terme, l'état de lecture est donc protendu, mais la phrase n'induit pas de stockage d'un élément initial : « Si tu avais rencontré ce qu'il y a dans l'air, face à face, tout d'un coup, au coin du chemin, un soir, tu les verrais comme moi. » (C, I, 139)

- la phrase longue à insert, qui surcharge la mémoire de travail et semble dès lors peu conforme aux contraintes de la profération et de la réception orales : « Jaume, le front penché, les mains jointes entre les genoux, regarde devant lui comme s'il ne voyait pas. » (C, I, 188).

- la phrase longue à ajout, où le récepteur traite successivement les segments en les rattachant à la structure précédente, sans charge mémorielle. On peut rapprocher cette catégorie de ce que la stylistique anglaise appelle *loose sentence*¹, définie comme suit par Leech et Short :

[Loose sentences] reduce the burden on the reader's immediate syntactic memory by avoiding major anticipatory constituents².

Dans *Colline*, si des phrases longues apparaissent, ce sont majoritairement des phrases longues à ajout, surtout dans les dialogues ; la prévision est satisfaite sans retard, en des points que nous indiquons ici par des barres obliques :

« C'est pas ma faute / si je l'ai coursé tout le jour, / dans la gineste / et le labour, / et les trous du ruisseau / où il y a dans le profond des herbes / de ficelle / qui attachent les mains / et les pieds. » (C, I, 179)

Je suis de ton avis, // c'est de lui que tout vient /et... il faudrait le tuer, / comme tu dis, /si on veut s'en tirer, // mais il n'a plus qu'un petit fil de souffle ; // y aurait peut-être pas longtemps à attendre, // ça se ferait seul... (C, I, 211)

La phrase comprend certes des subordonnées, mais la complétude est réalisée, à tous niveaux, à des intervalles très réguliers et très courts. La double barre matérialise les points où le segment traité est totalement complet ; la barre simple des points où la prévisibilité est satisfaite, mais où le traitement du segment suivant demande un rattachement (imprévisible) au segment précédent. Le coût d'intégration de ces derniers est supérieur, car ils demandent des rattachements non-locaux, mais la charge mémorielle est faible.

¹ Merci à Gilles Philippe d'avoir attiré notre attention sur cette catégorie.

² G. N. Leech et M. H. Short, *Style in Fiction: a Linguistic introduction to English Fictional Prose*, Harlow, Longman, 2007, p. 184.

Watine Marie-Albane

UCA, BCL, CNRS

Dans la narration, l'étude statistique de François Richaudeau¹ (1983 :15) a établi que les phrases sont en moyenne plus longues. En se fondant sur un corpus de 192 phrases prises au hasard dans le roman, elle montre que les phrases comportent en moyenne 12,7 mots en moyenne dans le dialogue pour 14,2 dans la narration. Cette différence entre dialogue et narration est du reste observable dans toute l'œuvre - elle est même parfois plus marquée, notamment dans *Batailles dans la montagne*. Pourtant, même dans le récit, le modèle des phrases qui connotent le parlé reste celui d'une complétude totale régulière, notamment quand la phrase est composée de courtes propositions en parataxe :

« On me laisse seul tout le temps, // je peux pas parler, // ça s'accumule dans moi, //ça pèse sur les os. (C, I, 162)

On voit souvent apparaître le point virgule, qui instruit une intégration syntaxique à intervalles rapprochés :

Maurras a fait son lit / dans la chambre de sa mère ; // le petit valet est venu gratter en pleurant à la porte ; // il ne voulait pas coucher seul au grenier. (C, I, 156)

La phrase comprend éventuellement des ajouts imprévisibles à intégrer vers la gauche :

Babette est là, / près du lit, / à pleurer / et à répéter inlassablement : « Ma petite, ma petite, ma petite », / comme pour faire comprendre au sort quelle injustice c'est, / de faire souffrir sa petite à elle². (C, I, 172)

La phrase exige donc une dépense attentionnelle minimale. En réduisant le coût de stockage, elle est susceptible de convenir à une « préférence naturelle » du traitement linguistique. Nous nous référons ici aux travaux de Frazier et Fodor³ qui, dans un cadre théorique différent de celui de Gibson, ont postulé l'existence d'un module de traitement syntaxique autonome qui manifeste une préférence pour les structures « simples », la simplicité étant définie par deux principes : le *minimal attachment* d'une part, qui demande de ne pas créer de nœuds supplémentaires dans l'arbre syntaxique (point que nous ne développerons pas ici), et le *late closure* d'autre part, qui impose que les mots nouveaux rencontrés au cours du traitement de la phrase soient rattachés à la structure en cours de traitement tant que cela est possible.

Les phrases de *Colline* satisfont pleinement à cette préférence naturelle pour le *late closure*. Tous les éléments dépendants le sont vers la gauche (le déjà-traité), et à très courte distance : l'intégration syntaxique peut s'effectuer *on-line*, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une représentation temporaire de la phrase stockée en mémoire de travail.

D'autre part, ce modèle de la phrase à ajout imprévisible est propre à refléter les contraintes propres à la production orale. En effet, on sait que les tâches de planification

¹ F. Richaudeau, « Les phrases de Jean Giono », *Communication et langages* 56 (1), 1983, p. 13-34.

² Dans cet exemple, nous considérons qu'avant la dernière barre, le démonstratif *c'* sera en première analyse interprété comme anaphorique du contenu propositionnel de la phrase précédente, avant sa réanalyse comme cataphorique.

³ L. Frazier et J. D. Fodor, « The Sausage Machine: A New Two-Stage Parsing Model », *Cognition* 6 (4), décembre 1978, p. 291-325.

Watine Marie-Albane

UCA, BCL, CNRS

du locuteur (avant la profération effective de son énoncé) sont complexes : outre les tâches pragmatiques liées à l'adaptation à l'auditoire, et à l'éventuel retour métadiscursif sur la pertinence des expressions choisies, le locuteur doit également planifier l'organisation globale de son discours, chacune de ses structures phrastiques, et chacun de ses mots, d'un point de vue lexical mais aussi phonologique. La variété de ces tâches font qu'en situation d'oral spontané, il n'a pas le temps de planifier tout l'énoncé avant de le proférer ; il commence vraisemblablement la réalisation motrice d'une phrase quand il dispose mentalement du premier syntagme et/ou du premier verbe¹. Le segment initial livre une structure sujet-verbe complète, initialement planifiée par le locuteur ; les ajouts successifs de compléments ou expansions accessoires imprévisibles reflètent ensuite la planification par à-coups propre à la communication orale. C'est encore plus sensible dans les structures d'ajout après point ou après point-virgule, dont on repère plusieurs occurrences dans les discours directs de *Colline* – bien qu'elles soient moins nombreuses que dans les *Chroniques* :

C'est un peu compliqué : faut voir les choses de haut ; comme qui dirait de la cime d'un arbre, et toute la terre serait dessous, étalée. (C, I, 178)

T'es comme le fermier ; il y a le patron. Le patron en belle veste à six boutons, en gilet de velours marron, le manteau en peau de mouton. (C, I, 178)

Après la structure complète initiale, le point ou le point-virgule semble matérialiser le temps nécessaire, la « latence d'initialisation² », les « pauses de la réflexion³ » nécessaires à une deuxième planification, qui revient sur le dit, respectivement pour le reformuler métaphoriquement (*comme qui dirait de la cime d'un arbre*) ou le recharacteriser dans une reduplication après point (*le patron en belle veste*) proche des structures de glose spécifiante⁴. Les contraintes temporelles de la planification *on-line* expliquent que ces structures d'ajout correctif soient propres à styliser le discours intérieur, mais aussi l'oral – elles sont du reste très fréquentes dans la langue parlée⁵.

Inversement, les rares cas où la phrase comprend des structures de prévisibilité à long terme, induisant une protension prononcée, sont particulièrement signifiants :

Pourtant, avant, parce que c'est grave ce que je vais vous dire, grave pour moi, et pour vous aussi, selon qu'on sera d'accord ou pas, je veux savoir si vous avez confiance en moi. (C, I, 206)

Trois déterminations sont à l'œuvre dans l'advenue remarquable d'une structure de suspens : premièrement, on peut évoquer ici la mobilisation du modèle de la phrase périodique, caractérisé par un travail d'amplification à gauche⁶ – bien qu'on ne puisse parler ici de période classique, notamment à cause de l'abondance des structures de reformulation et de modalisation. Deuxièmement, la prévisibilité à long terme provoque un suspens syntaxique, qui induit un état de protension propice à renforcer le « suspense » dramatique en amenant auditeurs et lecteurs à attendre l'information

¹ M. Fayol, *Des idées au texte : psychologie cognitive de la production verbale, orale et écrite*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 108-115 ; Jean Caron, *Précis de psycholinguistique*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 103.

² M. Fayol, *ibid.*, p. 107.

³ M. Noailly, « L'ajout après un point n'est-il qu'un simple artifice graphique ? », *Figures d'ajout. Phrase, texte, écriture*, Paris, éd. J. Authier Revuz et M.-C. Lala, 2002, p. 142.

⁴ M.-A. Watine, « La reduplication : une interprétation dialogique », *Les Figures à l'épreuve du discours. Dialogisme et polyphonie*, éd. F. Calas, C. Fromilhague, A.-M. Garagnon et L. Susini, Paris, PUPS, 2012, p. 149-160.

⁵ C. Blanche-Benveniste, *Approches de la langue parlée*, Paris, Ophrys, 2010, notamment p. 22 et 46.

⁶ Julien Piat, « La langue littéraire et la phrase », *La langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, éd. G. Philippe et J. Piat, Paris, Fayard, 2009, p. 179-234.

Watine Marie-Albane
UCA, BCL, CNRS

essentielle rejetée en fin de phrase. Enfin et surtout, on peut avancer qu'au moment de pousser ses compagnons au meurtre, Jaume sollicite une extension de leur montant attentionnel. Ce n'est plus la phrase de l'évidence ontologique, mais celle d'un difficile effort de rationalisation.

Mais ce modèle reste très rare dans le discours des personnages, où domine le modèle de la prévisibilité à court terme. En terme de stylisation du parlé, cela peut s'expliquer par une représentation *a minima* des capacités cognitives du locuteur : on peut parler de « sous-programmation », en ce sens que le montant attentionnel disponible n'est pas obéré par la programmation d'éléments à venir ou la mémorisation d'éléments initiaux. Le coût cognitif est centré sur la difficulté des figures d'analogie inédites, qui renouvellent souvent les modèles préexistants, et par la rareté des liens de connexité, qui oblige le lecteur à former de nombreuses inférences logiques. Le choix concernant les lieux de résistance cognitive sont adéquats à une stylisation du parlé qui dessine une parole poétique/prophétique, favorisant une lecture-écoute au présent et mettant plutôt l'accent sur la conversion des représentations et la délogisation du monde.

3. *Ennemonde* : vers la multi-programmation ?

Dans *Ennemonde*, l'un des derniers textes publiés de Giono, les dialogues sont presque inexistantes, mais le narrateur-conteur affiche un ton très conversationnel, marqué au niveau lexical par une familiarité prononcée, au niveau informationnel par des dislocations et des clivages récurrents, et au niveau énonciatif par des marques d'adresse, des jeux de questions et réponses, des exclamations, et un dialogisme bien plus prononcé que dans *Colline*.

François Richaudeau a montré que les phrases d'*Ennemonde* étaient en moyenne nettement plus longues que celles du reste du corpus : 24 mots en moyenne, contre 12 environ dans la *Trilogie*¹. Or, l'apparition de phrases plus longues va de pair avec des déplacements sensibles par rapport à *Colline*.

Les structures de prévisibilité à court terme, notamment des structures SVO à complétude totale régulière, deviennent exceptionnelles. On trouve en revanche de nombreuses phrases hypotaxiques à ajouts ; mais il s'agit souvent d'ajouts « rétrogrades », c'est-à-dire qu'ils comportent des reformulations ou des commentaires qui obligent à modifier des représentations déjà construites :

alors, on sait qu'il est quatre heures – ou seize, si on préfère, / ce qui n'a absolument aucune importance (...). (*Enn*, VI, 313)

En réalité ce n'est pas une lumière / (c'est même le contraire), / c'est une poudre dorée (...). (*Enn*, VI, 285)

y compris après point :

Les trois hommes la soulèvent / et l'emportent / sur le lit de sangle / que Rachel a préparé. La soulèvent et l'emportent, c'est facile à dire, / c'est beaucoup plus difficile à faire. (*Enn*, VI, 323).

¹ François Richaudeau, « Les phrases de Jean Giono », art. cit., p. 15.

Watine Marie-Albane
UCA, BCL, CNRS

Les phrases à suspens, enfin, sont beaucoup plus fréquentes que dans *Colline*. Parfois, on peut les reverser à un modèle périodique ; mais le plus souvent, la phrase à suspens apparaît dans des passages nettement oralisés. Ainsi dans cette phrase marquée par une prévisibilité connexionnelle en son début - nous adopterons ici une présentation expérimentale où le retrait marque un degré d'attente, la lettre (S ou C) précisant la nature de la prévision qui l'instruit (syntaxique ou connexionnelle), et l'exposant (prop, O...) le type d'élément (proposition, objet...) en attente :

C *Non seulement* ils sont capables de mettre un sens sur le moindre grésillement qu'emporte le vent : c'est la pétrolette de ce type qui tient l'agence postale de Barret, c'est la poulie de la grange de César Durand à Ferrassière,

mais ils en démêlent les odeurs. (*Enn*, VI, 314)

Enfin, et c'est l'évolution la plus notable, le texte comporte de très nombreuses phrases à inserts, dont on a vu qu'elles provoquent des difficultés de traitement ; la psycholinguistique montre que celles-ci augmentent avec la taille du segment insérée, et sont fonction selon les théories du nombre de mots intercalaires, de référents discursifs, ou du nombre de dépendances incomplètes en un point donné¹.

Là encore, la phrase à insert peut occasionnellement ressortir à un modèle périodique. Mais elle s'éloigne le plus souvent du rythme oratoire pour se couler dans le ton conversationnel du conteur / narrateur :

Le corps ? Hé bien, mon Dieu, le corps n'était gâté que dans le buste ; sa gorge évidemment,
S^V voluptueuse mais sensible, et qui avait nourri treize enfants,

n'était pas à la portée de tout le monde, mais Clef-des-cœurs n'était pas tout le monde. (*Enn*, VI, 295)

Même si la longue zone thématique (sujet + expansion asymétrique) serait a priori assimilable à une structure périodique, le ton d'ensemble indique que l'insert devient compatible avec le style parlé, comme dans cet autre exemple :

Avec les étrangers,

S^{SV} et il considèrent comme étrangers quiconque ne vit pas depuis des siècles dans les hauteurs,

ils sont polis, courtois, affables, gentils, serviables (*Enn*, VI, 260-61).

L'insert comporte ici une incidente de commentaire métaénonciatif qui oblige à stocker le segment initial, tout en traitant le commentaire rétrograde sur le dit et en se projetant vers la suite prévisible de la phrase.

Les inserts les plus remarquables sont sans doute les inserts parenthétiques. Denis Labouret a montré que les parenthèses, exceptionnelles dans la *Trilogie*, connaissent une véritable prolifération dans les *Chroniques*. Il souligne à juste titre que « le discours parenthétique s'oppose au principe de stricte succession temporelle auquel devrait se soumettre l'écriture »² (p. 257), idée présente aussi chez Pétillon : « [l'énoncé] exhibe une autre ligne (et parfois plusieurs) grâce à laquelle la monolinéarité linguistique peut être « vécue » sur un mode pluriel »³. Dans notre perspective, nous ne nous

¹ Pour une synthèse récente sur ces diverses théories, voir E. Gibson, H. Tily et E. Fedorenko, « The Processing Complexity of English Relative Clauses », *Language Down the Garden Path. The Cognitive and Biological Basis for Linguistic Structures*, M. Sanz, I. Laka et M. K. Tanenhaus éd., Oxford University Press, 2013, p. 149-173.

² D. Labouret, « Giono et la poétique de la parenthèse », *Giono romancier*, Publications de l'Université de Provence, 1999, p. 245-264.

³ S. Pétillon-Boucheron, *Les détours de la langue. Étude sur la parenthèse et le tiret double*, Louvain-Paris, Peeters, 2002, p. 3.

Watine Marie-Albane

UCA, BCL, CNRS

intéresserons qu'aux parenthèses qui disjoignent un instructeur d'attente d'un élément prévisible, c'est-à-dire à la « mésothèse »¹ ou parenthèse médiane. Celles-ci sont particulièrement nombreuses et variées, comportant par exemple des gloses d'équivalence appositive, à une place inhabituelle :

On sait

S^O (les quatre qui sont là : Samuel Ferdinand, Rachel, Siméon)

que c'est une femme parce qu'il y a le visage et surtout parce qu'il y a le prénom (...). (*Enn*, VI, 323)

ou des incidentes métadiscursives, comme dans cette phrase qui combine suspens et insert :

S^{prop} Plus récemment, si le dernier des Cicéron

S^V (ses deux frères sont morts : un de sa belle mort, l'autre d'un bouton d'Alep sur le nez)

est appelé Cicéron-Clarinettes,

c'est qu'il a trompé son monde en laissant sa radio allumée / pendant qu'il allait à Forcalquier / dénoncer le trafic de ce Piémontais / (dit Biribi, on ne sait pas pourquoi). (*Enn*, VI, 279)

ou encore des « couplages » permettant une reformulation corrective :

(24) Il fit très bien le départ entre ceux dont l'opinion comptait et ceux qu'on pouvait

S^O (qu'il fallait même)

traiter par-dessous la jambe (*Enn*, VI, 298)

Dans de nombreux cas, la parenthèse en insert impose donc une lecture multi-directionnelle : une lecture rétrograde, puisque la parenthèse comprend souvent une explication, une reformulation ou un commentaire sur ce qui précède ; mais aussi une attente antérograde, puisque la place de la parenthèse, juste après un instructeur de prévision, contraint au stockage du segment initial tout en instruisant l'attente d'un segment prévisible. Cette temporalité « bifrons » doit encore s'accommoder du coût attentionnel exigé par le traitement au présent du segment inséré, segment qui se situe de plus à un autre niveau énonciatif...

Si dans nos deux ouvrages, la prose de Giono tend bien à une certaine vocalité, ce sont deux modèles tout à fait différents qui apparaissent, deux modèles imaginaires des capacités cognitives, attentionnelles et mémorielles du traitement de phrase en temps réel. Le modèle de *Colline* est celui de la sous-programmation : le « français minimal » réduit tout état de protension et toute charge excessive en mémoire de travail, et concentre le coût cognitif sur la conversion des représentations habituelles. Toutes proportions gardées, il annonce la phrase célinienne de *Mort à crédit*, qui évite la prévisibilité à long terme et cultive l'ajout imprévisible². Le modèle d'*Ennemonde* tend vers la multiprogrammation. La multiplication des structures d'attentes et d'inserts repose sur une tout autre représentation des capacités cognitives des êtres parlants.

¹ B. Degott, cité par S. Pétilion-Boucheron, *ibid.*, p. 172.

² Nous renvoyons sur cette question à M.-A. Watine, « Prévisibilité phrastique et style parlé chez Céline », *Le Style découvreur du réel*, éd. L. Bougault et L. Himy-Piéri, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 303-313.

Watine Marie-Albane
UCA, BCL, CNRS

Même en temps réel, le locuteur comme l'allocutaire sont supposés capables de tâches simultanées : suivre plusieurs lignes thématiques et énonciatives, stocker et modifier les segments traités, tout en se projetant vers un avant prévisible. On voit ainsi advenir un travail d'amplification de la phrase à gauche ou au centre, travail qui n'est pas pour autant rhétorique¹. Même s'il est bien évident que ce travail non rhétorique sur la multiprogrammation est beaucoup moins prononcé chez Giono que chez certains auteurs de la même période, Beckett et Simon en tête, sa prose témoigne cependant d'un renversement de l'imaginaire cognitif du parlé.

Marie-Albane WATINE
Université Nice Sophia Antipolis
CNRS, BCL, UMR 7320

¹ Nous faisons allusion ici au travail de Julien Piat, qui montre que la différence entre la phrase périodique et la phrase longue moderne réside surtout dans le passage de l'amplification à gauche à l'ajout à droite (« La langue littéraire et la phrase », art. cit.)